

Rien de triste comme cette nuit en plein jour, qui ne permet pas au matelot de distinguer sur le pont, à une longueur de main ! Autour de lui tout est nuageux, opaque. La mer est là qui confond ses teintes grisâtres avec le ciel fumeux. Sans le monotone clapotis de la vague qui se brise sur le flanc du navire, l'homme à la roue croirait que son capitaine a mis le cap sur le néant.

C'était au milieu de ce chaos que Vauquelain devait s'orienter. Il le fit en maître des choses de la mer, passant avec précaution à travers les épaves des navires sombrés en rade, évitant les bordées d'artillerie tirées au hasard dans la buée épaisse, par amis et ennemis, et perçant la flotte anglaise sans qu'elle s'en doutât. Dès que le rideau de brume se fut déchiré brusquement, ainsi qu'il arrive presque toujours dans les parages du cap Breton, Boscawen vit avec stupeur l'*Aréthuse* filant grand largue à l'horizon et portant fièrement à sa corne d'artimon, le drapeau fleurdelysé.

Les *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de la navigation française* mentionnent ainsi ce qui arriva alors :

« L'amiral anglais, surpris de la hardiesse et de l'exécution de ce dessein, dépêcha les meilleurs voiliers de sa flotte à la poursuite de cette frégate ; mais, par la fausse route qu'elle fit la nuit suivante, Vauquelain les mit en défaut et arriva à Bayonne. »

Bien lui en prit, car sa bonne réputation de marin n'aurait pu le soustraire au sort de ses compagnons d'escadre. Quelques jours après le départ de l'*Aréthuse*, les assiégés, la rage dans le cœur, mais se défendant toujours, virent détruire ce qui restait de la flotte française, en rade de Louisbourg. Le *Prudent* et le *Bienfaisant* furent amarqués pendant la nuit par six cents Anglais. Le *Prudent* brûla jusqu'à sa ligne de flottaison, pendant que le *Bienfaisant*, traîné à la remorque par l'ennemi, voyait « tomber ses mâts, pendant le trajet, tant il était maltraité par le canon. »

Le 26 juillet 1758, onze jours après le départ de l'*Aréthuse*, le rideau tombait sur le premier acte du drame sanglant de la cession de la Nouvelle-France. Louisbourg capitulait ; mais, au milieu de tous ces désastres et de ces humiliations, Vauquelain avait réussi à sauver sa frégate et l'honneur de son pavillon.

Causant un jour avec des officiers de la marine française, après la reddition de la ville, l'amiral Boscawen disait :

« Messieurs, je ne sais pas quel est l'habile commandant de l'*Aréthuse*, qui m'a échappé. Je gagerais que c'est un routier marchand, car il fait bien son métier. Si l'un de mes capitaines de frégate en eût fait autant, mon premier soin, en arrivant en Angleterre, serait de solliciter pour lui un brevet de capitaine de vaisseau (1). »

Une aussi brillante conduite aurait mérité la récompense d'un haut grade dans la marine royale ; mais Vauquelain — disons le mot qui a pesé sur toute sa carrière — Vauquelain était roturier ; autre faute grave, il sortait de la marine marchande. Or, à cette époque, un simple cadet se croyait et par sa naissance et par les traditions du noble corps de la marine, au-dessus de ce qu'on était convenu d'appeler un *routier marchand*. Quelque digne que fut un

(1) Voir *Histoire de Dieppe*, page 42.